

B. Le problème de la multiplicité des interprétations



1. La sous-détermination

Max Weber reconnaissait d'ailleurs, parmi les difficultés liées à l'interprétation, cette difficulté particulière : un même comportement peut avoir des significations très différentes. Ceci révèle un caractère fondamental de l'interprétation : pour qu'il y ait interprétation au sens fort il faut que la signification du texte soit *sous-déterminée* par le texte, c'est-à-dire que plusieurs significations puissent être attribuées au texte. On ne peut alors pas savoir avec certitude quel est le sens du texte. Plusieurs sens pourraient convenir. On parle de *sous-détermination* : de la sous-détermination découle la multiplicité des interprétations.

Or pour qu'il y ait sous-détermination, il faut en quelque sorte passer d'un monde limité à un monde plus vaste, il faut ajouter au moins une « dimension ». Par exemple, la perception visuelle reçoit un « texte » à deux dimensions et doit le transposer dans un espace à trois dimensions. Le degré de liberté ($3 - 2 = 1$) restant apparaît de manière très nette dans l'expérience du bouchon de champagne, où nous avons le choix entre deux interprétations : ou bien le petit cercle est devant le grand cercle, ou bien il est derrière.

Cette multiplicité des interprétations est un résultat ambigu. D'un côté, on peut se réjouir de la richesse, de la profondeur infinie du monde²¹ qui apparaît ainsi. C'est l'attitude que semble adopter Nietzsche :

Tout au contraire le monde, pour nous, est redevenu infini, en ce sens que nous ne pouvons pas écarter la possibilité qu'il *renferme en lui une infinité d'interprétations*. Nous sommes repris du grand frisson.

Friedrich Nietzsche, *Le Gai savoir*, § 374

Mais la multiplicité des interprétations pose un grave problème : comment choisir la bonne interprétation ? Il y a deux manières de répondre à ce problème : ou bien on cherchera des principes pratiques qui permettront, dans chaque cas, de choisir la bonne interprétation ; ou bien on rejettera carrément toute interprétation, en disant qu'une interprétation ne s'appuie sur rien et n'est donc pas scientifique. Cette seconde thèse est celle des positivistes, qui voulaient faire de la philosophie une science rigoureuse en la débarrassant des questions métaphysiques dépourvues, selon eux, de sens. Mais voyons d'abord la première solution.

2. Principes herméneutiques

Les principes d'interprétation sont au nombre de deux. Le *principe de charité* concerne l'interprétation des productions spirituelles. Il stipule que l'on doit supposer que l'esprit à l'origine des signes interprétés « a raison », c'est-à-dire qu'il est rationnel, cohérent. Initialement, ce principe vient de l'exégèse²² biblique : puisque la Bible était censée venir de Dieu, on supposait qu'elle était cohérente et rationnelle. Si elle semblait incohérente, il fallait donc trouver une interprétation qui la rende cohérente.

Ce principe s'est ensuite transmis à l'ensemble de la tradition herméneutique occidentale, et il se retrouve en salle de classe, au collège, en cours de français, quand lors d'une explication de texte vous vous écriez soudain : « Mais l'auteur n'a sûrement pas pensé tout ça ! », et que votre professeur vous répond : « Il faut supposer que si, il faut supposer que l'auteur a tout compris. » De manière générale, en art et en philosophie on applique ce principe : quand une œuvre semble incohérente il faut chercher une interprétation qui la rende

²¹ « Le monde est profond / Plus profond que n'a pensé le jour » (Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, IV, « La chanson ivre »).

²² L'analyse des textes.

cohérente ; quand on découvre une nouvelle signification d'une œuvre d'art on peut supposer, ne serait-ce que par « charité » ou bénéfice du doute, que l'auteur y avait pensé.

Le philosophe américain contemporain Donald Davidson a remis au goût du jour ce principe de charité, en montrant qu'il était nécessaire d'y faire appel pour interpréter le comportement des personnes afin d'éviter les indéterminations.

Dans les sciences de la nature, il ne saurait y avoir un tel principe, car l'objet étudié n'est pas un esprit (bien que le monde ait pu être interprété comme la production d'un esprit). L'exigence de cohérence et de rationalité y est d'ailleurs présente, à titre de condition générale de la pensée : nous ne pourrions pas penser le monde s'il n'était pas cohérent. Mais cela, comme nous l'avons vu en parlant de la logique, est un principe normatif de la pensée plutôt qu'un principe descriptif portant sur le monde.

Le principe plus significatif qui est utilisé pour départager différentes théories est plutôt le principe de *simplicité*. Comme son nom l'indique, il s'agit de retenir la théorie la plus simple, la plus économe. On y voit d'ailleurs parfois une exigence esthétique : car ce qui est le plus simple est souvent aussi ce qui est le plus élégant. Voilà une passerelle commode pour traduire ce principe dans une perspective théologique !



3. Renoncer à l'interprétation : positivisme et béhaviorisme

Partons d'un exemple introduit par le philosophe américain contemporain Willard Quine pour illustrer l'indétermination de l'interprétation : il prend l'exemple de la traduction et montre que toute traduction est indéterminée, même dans les cas les plus simples. C'est la thèse de l'*indétermination de la traduction*. Supposons un explorateur qui découvre un nouveau peuple dont il ignore absolument la langue. Il voit qu'en présence d'un lapin, ces indigènes disent « *gavagai* ». Il pourra supposer que « *gavagai* » signifie « lapin » ou « tiens, voici un lapin ». Mais rien ne prouve que cela ne signifie pas plutôt « voici une partie de lapin » ou « voici un segment temporel de lapin ». Ce que veut dire Quine par cet exemple étrange, c'est que nous ne pouvons savoir quelles sont les pensées exactes d'un locuteur, même si nous connaissons parfaitement sa langue : les états mentaux sont plus riches que les mots, donc ils restent sous-déterminés par nos expressions verbales. Mieux, il n'y a même peut-être aucun sens à chercher la véritable « signification » d'une phrase, il suffirait de s'en tenir à identifier la situation qui la produit (ici, l'apparition d'un lapin).

On rejoint ici les réflexions de Wittgenstein : si nous supposons que ce que nous disons a une véritable signification idéale, comment déterminer cette signification ? Cette signification renvoie à ce qui *se passerait* dans certaines circonstances déterminées, par exemple si un jour un lapin était démembré. Mais alors pour connaître le sens exact de ce que l'on dit, ou pour comprendre véritablement une règle, il faudrait une infinité d'applications. Ce qui est impossible et paradoxal. En réalité, il faut admettre qu'une telle signification idéale n'existe pas, et s'en tenir à l'observation du comportement, sur le mode béhavioriste.

Plus généralement, le positivisme remonte à Newton et à l'idée de renoncer aux questions métaphysiques, considérées comme insolubles, voire dénuées de sens, pour se concentrer sur les questions susceptibles de recevoir une réponse expérimentale. Après Newton, Kant a fait un grand pas dans cette voie, en pointant les limites de la connaissance humaine : nous ne pouvons connaître que ce qui est l'objet d'une intuition, que cette intuition soit a priori (intuition de l'espace et du temps, qui donne lieu aux mathématiques) ou a posteriori (intuition empirique qui donne lieu aux sciences naturelles). Auguste Comte, qui introduit le terme « positivisme », s'inscrit lui aussi dans cette critique de la métaphysique. Comme Newton il renonce à sonder les « causes » et se contente de décrire des « lois ». Il ne faut pas poser la question insoluble et non scientifique du « pourquoi ? » mais se contenter de la question du « comment ? ». Comte distingue trois âges du savoir : l'âge théologique, l'âge métaphysique et l'âge positif (ou scientifique). Charles Peirce, philosophe américain de la fin

du XIX^e siècle, poursuit le développement du positivisme en établissant des liens étroits entre connaissance et expérience : pour commencer, notre idée d'un objet n'est rien d'autre que l'ensemble des effets pratiques possibles que nous attribuons à cet objet. Une cerise n'est rien en dehors des expériences qu'elle est susceptible de produire (paraître rouge à la vue, ferme au toucher, sucrée au goût, etc.). Par conséquent, deux croyances ne se distinguent que si elles produisent des comportements (hypothétiques) distincts : « il n'y a pas de différence de signification si infime qu'elle ne produise pas de différence pratique ». Ces principes posent les fondements du *pragmatisme*, que Peirce présente comme une méthode pour établir le sens des mots, et qui consiste à ancrer (« fonder ») ce sens dans l'action.

C'est sans doute avec la philosophie de Ludwig Wittgenstein que le positivisme parvient à son point culminant. Les positivistes logiques du Cercle de Vienne (Carnap, Neurath, Popper dans un premier temps, etc.) s'inspirent en effet directement du *Tractatus logico-philosophicus* paru en 1922.

Le positivisme de Wittgenstein repose sur une conception très rigoureuse du langage et de la logique. C'est une théorie de l'*isomorphisme* logique entre le langage et le monde : le langage est l'image des faits. Il est comme un tableau qui correspond terme à terme au monde (ex : la proposition « le chat est sur le tapis » met en relation deux objets).

Par conséquent, si le langage est bien formé toute proposition correspond à un fait et peut être vérifiée. Par conséquent il n'y a pas d'énigme : toute question qui peut être proprement posée peut aussi recevoir une réponse. La philosophie ne dit donc rien : il n'y a pas de vérités philosophiques, il n'y a que des vérités scientifiques – des propositions correspondant à un fait. Si la philosophie sert à quelque chose, c'est seulement à clarifier la pensée. Les problèmes philosophiques ne sont rien d'autre que des problèmes de langage. La philosophie est une thérapeutique qui vise à guérir l'homme qui a tendance à s'embrouiller en mélangeant différents jeux de langage.

Cette conception limpide du langage laisse toutefois la place à de l'indicible. L'indicible ne peut être *dit*, mais il peut être *montré*. C'est ce que Wittgenstein appelle le « mystique ». En particulier, la *forme logique* de la proposition ne peut être énoncée²³. Mais rien de tel que de lire directement Wittgenstein :

La proposition n'exprime quelque chose que pour autant qu'elle est une image.

4.031 – (...) Au lieu de dire : cette proposition a tel ou tel sens, on dira mieux : cette proposition représente tel ou tel état de choses.

4.0311 – Un nom tient lieu d'une chose, un autre d'une autre chose et ces noms sont liés entre eux, ainsi le tout – telle une image vivante – représente l'état de choses.

4.0312 – La possibilité de la proposition repose sur le principe de la représentation d'objets par des signes.

Ma pensée fondamentale est (...) que la *logique* des faits ne se laisse pas représenter. (...)

4.1 – La proposition représente l'existence et la non-existence des états de choses.

4.11 – La totalité des propositions vraies constitue la totalité des sciences de la nature.

4.111 – La philosophie n'est aucune des sciences de la nature. (Le mot « philosophie » doit désigner quelque chose qui est au-dessus ou au-dessous, mais non pas à côté des sciences de la nature.)

4.112 – Le but de la philosophie est la clarification logique de la pensée.

La philosophie n'est pas une doctrine mais une activité.

Une œuvre philosophique consiste essentiellement en élucidations.

Le résultat de la philosophie n'est pas un nombre de « propositions philosophiques », mais le fait que des propositions s'éclaircissent.

La philosophie a pour but de rendre claires et de délimiter rigoureusement les pensées qui autrement, pour ainsi dire, sont troubles et floues.

 **Fomesoutra.com**
sa sœur !
Docs à portée de main

²³ Cela renvoie, outre au soleil de l'allégorie de la caverne et autres arguments kantien sur le sujet transcendantal, à cette formule d'Einstein : « Ce qu'il y a d'incompréhensible dans le monde, c'est que le monde soit compréhensible. »

- 4.113 – La philosophie limite le domaine discutable des sciences de la nature.
- 4.114 – Elle doit délimiter le concevable, et, de la sorte, l'inconcevable. Elle doit limiter de l'intérieur l'inconcevable par le concevable.
- 4.115 – Elle signifiera l'indicible, en représentant clairement le dicible.
- 4.116 – Tout ce qui peut être en somme pensé, peut être clairement pensé. Tout ce qui se laisse exprimer se laisse clairement exprimer.
- 4.12 – La proposition peut représenter la réalité totale, mais elle ne peut représenter ce qu'il faut qu'elle ait en commun avec la réalité pour pouvoir la représenter – la forme logique.
- 4.121 – (...) Ce qui se reflète dans le langage, le langage ne peut le représenter.
- Ce qui s'exprime *soi-même* dans le langage, *nous-mêmes* ne pouvons l'exprimer par le langage.
- La proposition *montre* la forme logique de la réalité. Elle l'exhibe.
- 4.1212 – Ce qui *peut* être montré *ne peut pas* être dit. (...)
- 6.5 – Une réponse qui ne peut être exprimée suppose une question qui elle non plus ne peut être exprimée. *L'énigme* n'existe pas. Si une question se peut absolument poser, elle *peut* aussi trouver sa réponse.
- 6.51 – Le scepticisme *n'est pas* réfutable, mais est évidemment dépourvu de sens s'il s'avise de douter là où il ne peut être posé de question. Car le doute ne peut exister que là où il y a une question ; une question que là où il y a une réponse, et celle-ci que là où quelque chose *peut* être dit. (...)
- 6.521 – La solution du problème de la vie se remarque à la disparition de ce problème. (N'est-ce pas là la raison pour laquelle des hommes pour qui le sens de la vie est devenu clair au terme d'un doute prolongé n'ont pu dire ensuite en quoi consistait ce sens ?)
- 6.522 – Il y a assurément de l'inexprimable. Celui-ci se *montre*, il est l'élément mystique.
- 6.53 – La juste méthode en philosophie serait en somme la suivante : ne rien dire sinon ce qui se peut dire, donc les propositions des sciences de la nature – donc quelque chose qui n'a rien à voir avec la philosophie – et puis à chaque fois qu'un autre voudrait dire quelque chose de métaphysique, lui démontrer qu'il n'a pas donné de signification à certains signes dans ses propositions. Cette méthode ne serait pas satisfaisante pour l'autre – il n'aurait pas le sentiment que nous lui enseignons de la philosophie – mais *elle* serait la seule rigoureusement juste.
- 6.54 – Mes propositions sont elucidantes à partir de ce fait que celui qui me comprend les reconnaît à la fin pour des non-sens, si, passant par elles, sur elles, par-dessus elles, il est monté pour en sortir. Il faut qu'il surmonte ces propositions ; alors il acquiert une juste vision du monde.
7. – Sur ce dont on ne peut parler, il faut se taire.

Ludwig Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus* (1921)

Disons simplement, pour conclure sur cette idée positiviste de renoncer à l'interprétation, qu'elle est sans doute impraticable : car même les sciences, au fond, pratiquent l'interprétation. Les faits ne nous limitent jamais à une unique théorie, toute théorie est sous-déterminée par l'expérience. Et il ne saurait en être autrement, puisque la théorie se déploie dans un espace ayant un nombre de « dimensions » potentiellement infini : l'espace de la pensée.

[4. Nietzsche : tout est interprétation. Cf. annexe. Le langage interprète. La science interprète. Toute connaissance est perspective.]